

ner à la croix et à la côte où elle mourut le nom de croix et de côte Ste. Catharine. C'est cette croix que quelques pieux habitans de cette côte projetèrent de renouveler à leurs frais ; et dans cette circonstance ils montrèrent un zèle admirable. Mais comme de précieux et touchans souvenirs étaient attachés à ce monument on résolut de leur venir en aide et de donner à cette bénédiction une solennité qu'on ne déploie pas ordinairement en semblable circonstance. Celle-ci avait été annoncée dans les paroisses environnantes. La mission du Sault St. Louis y était surtout conviée ; et l'on doit juger de la joie et de l'enthousiasme de ces bons Sauvages, à l'annonce de cette fête, par le respect et la vénération où ils gardent le souvenir béni de celle qui fut leur sœur et qui leur a laissé de si admirables exemples de vertu et de sainteté. Aussi ils y accoururent en foule, jeunes et vieux, les mères portant dans leurs bras leurs petits enfans, et ne voulant pas que personne dans le village fût privé du bonheur de ce spectacle et des grâces attachées à cette pieuse cérémonie. Toutes les paroisses voisines s'y étaient portées aussi avec empressement, et beaucoup de personnes de Montréal, même des protestans, s'étaient unis aux pieux fidèles des environs. MM. Hudon, V. G., Marcoux missionnaire du Sault, Bédard curé de St. Remi, Vinet curé de St. Constant, Plinguet curé de St. Philippe, trois Pères Jésuites, le R. P. Supérieur des Oblats et le Père Léonard, contribuaient par leur présence à augmenter l'éclat de cette cérémonie. La croix était artistement ornée de guirlandes de fleurs. Un très beau reliquaire, ouvrage des Sœurs-Grises, renfermant un ossement de la vierge iroquoise, et donné par M. Marcoux, avait été enchassé dans la partie inférieure de la croix. On avait préparé pour les prédicateurs une estrade décorée de verdure et surmontée d'étendards portant des inscriptions iroquoises. Au milieu était exposée l'image de Catherine Tegankouita.

Quand toute la foule se fut réunie, la procession, partie d'une maison située à 5 ou 6 arpens de la station de la croix, se mit en marche au chant des litanies de la Ste. Vierge. En tête de la procession on remarquait la bannière de la paroisse et deux drapeaux iroquois que portaient deux jeunes sauvages. Les enfans de chœur marchaient à la suite, puis le clergé, et enfin les fidèles. La nation iroquoise eut une place réservée durant toute la cérémonie. Le recueillement le plus parfait ne cessa de régner dans cette foule immense. Aussi rien de plus imposant que cette marche, grave et triomphale, dont les chants pieux et les décharges de canon augmentaient encore la pompe et la solennité. Elle s'arrêta au pied de la croix, autour de laquelle se groupèrent les assistans. Un chœur de chanteuses y était réuni et il fit preuve d'une grande précision et d'une grande habileté dans l'exécution de plusieurs morceaux religieux appropriés à la circonstance. Après le chant d'un cantique, le R. P. Martin fit une instruction en français. Puis les sauvages divisés en deux chœurs, hommes et femmes, chantèrent un cantique en leur langue. M. Marcoux fit à la suite un sermon en iroquois. M. le vicaire-général Hudon lui succéda et prêcha en anglais. Dans l'intervalle de chaque instruction, des décharges de canon se succédaient, habilement dirigées par M. Macdonald de Laprairie. Après la bénédiction solennelle la croix fut élevée au chant sublime du *Vexilla regis*, et saluée de nouvelles et nombreuses décharges d'artillerie. Puis le clergé et le peuple vinrent adorer la croix ; la foule se retira ensuite remplie des pieuses émotions qu'avait fait naître dans tous les cœurs cette touchante solennité. Il est à regretter seulement qu'un orage, qui éclata à la fin de la cérémonie, soit venu contrarier le retour des pieux fidèles accourus à cette fête.

Mardi dernier se célébra solennellement à la cathédrale la fête patronale de St. Jacques. Monseigneur célébrait le même jour le sixième anniversaire de son sacre. Il officia pontificalement à la messe et aux vêpres qui se chantèrent à six heures, pour la plus grande commodité des fidèles. L'église, à ces deux offices, aux vêpres surtout, était remplie comme aux jours de dimanche, malgré les travaux qui doivent nécessairement retenir la presque totalité de la population environnante. Cette affluence prouve de plus en plus l'accroissement de la piété au milieu de nous ; car il y a quelques années à peine, une semblable fête, annoncée pour un jour ouvrable, n'eût pas réuni le quart de fidèles que nous avons eus cette année. Cinquante à soixante ecclésiastiques de la ville et des campagnes étaient venus se réunir ici ce jour-là pour témoigner de leur respect et de leur attachement

à leur évêque, et pour célébrer ensemble cette commune fête. Mgr. était assisté à la messe de MM. Marcoux, missionnaire du Sault St. Louis, archidiacre ; Fortier, curé de St. Michel et Bédard curé de St. Remi, diacres d'honneur ; Brunet, curé de Ste. Rose et Sylvestre, curé de St. Jacques le Mineur, diacre et sous-diacre d'office. MM. Marcotte, curé de l'Isle du Pads, Vinet, curé de St. Constant, Perrault, curé de St. Edouard et Normandin, directeur du collège de l'Assomption faisaient grands-chantres. M. Desaulniers, professeur de philosophie au séminaire de St. Hyacinthe, fit un éloquent sermon sur la divinité du catholicisme, prouvée par son établissement, sa conservation et son triomphe à travers les siècles. Nous avons regretté que l'auditoire ne fût pas encore plus nombreux pour admirer avec nous cette belle apologie de notre sainte religion. Après la messe on chanta le *Te Deum* ; et l'office du soir se termina par le salut et la bénédiction du T.-S.-Sacrament.

Les exercices littéraires des séminaires et collèges de Montréal, de St. Hyacinthe, de Chambly et de l'Assomption ont eu lieu avec la pompe accoutumée ; à la seule différence près que la partie publique de ces examens a été plus ou moins prolongée, suivant l'exigence des circonstances ; c'est ainsi que, dans quelques uns de ces établissemens, pour les causes que nous avons dites, on n'a appelé le public que pour la distribution solennelle des prix. Mais il n'était pas besoin pour ces collèges, non plus que pour les autres, des preuves publiques de ces séances qui terminent l'année scolaire, pour donner la mesure du parfait enseignement et du plein succès constatés depuis longtems dans nos établissemens classiques. Depuis quelques années surtout la littérature et les sciences sont cultivées dans nos collèges avec un soin au dessus de tout éloge, et le succès a été en proportion des vues élevées des directeurs de ces institutions. Nous ne croyons pas être présomptueux en disant que l'enseignement dans les premières classes, la littérature et la philosophie dans ses diverses branches, peut lutter ici sans désavantage avec celui des petits séminaires et des collèges d'Europe. Il va sans dire que nous ne parlons pas des cours transcendans qui se font à Paris, et dont les cours classiques ne sont que la préparation. Il est prodigieux de voir les progrès qu'ont faits en si peu de tems les études classiques parmi nous. Les mathématiques, la physique, la chimie, les sciences en un mot, ont surtout reçu ici un développement qui fait le plus grand honneur à notre pays. Nos collèges ne sont pas restés davantage au-dessous de leurs rivaux pour la culture des lettres : on est ici autant au courant, pour ne pas dire mieux, des œuvres et de l'enseignement littéraires, nécessairement progressifs comme les sciences, que dans la plupart des écoles secondaires de France. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur les programmes d'examens ; ou mieux encore on n'a qu'à assister à ces exercices littéraires qui viennent chaque année témoigner des progrès de l'éducation au milieu de nous et jeter tant d'éclat sur notre pays. Le doute alors ne sera plus possible, et nos éloges seront jugés au-dessous de la réalité. On verra là les langues anciennes enseignées avec une telle perfection que nous avons quelquefois entendu soutenir des thèses de philosophie en langue grecque ; et communément des compositions grecques et latines, en vers et en prose, par des élèves de dix-huit ans. La littérature française et anglaise paraît familière aux élèves des classes supérieures ; nous avons admiré tout récemment un chant guerrier composé par un jeune collégien où se révélait certainement un talent vrai, une imagination poétique et qui suppose nécessairement un excellent enseignement classique. L'histoire dans ses divisions, l'histoire du moyen âge si pleine de beautés et d'enseignemens, l'histoire moderne surtout est enseignée dans la plupart de nos établissemens avec une intelligence et une méthode qui obtient les plus grands succès. Ce ne sont plus seulement des pages d'un ouvrage élémentaire quelconque qu'on fait apprendre de mémoire aux élèves, c'est une leçon parlée, raisonnée, que donne le professeur, et c'est une analyse raisonnée qu'on lui rapporte. En sorte que ces enfans n'ont pas des phrases et des dates dans la tête pour un mois ou deux ; ils ont des tableaux complets où se meuvent des peuples, des sociétés, ou s'opèrent des événemens dont ils connaissent et disent les causes et les résultats, dont ils expliquent l'influence sur les époques et les âges divers et successifs. L'histoire est pour eux un drame sans fin dont toutes les scènes, tous les actes, toutes les péripéties s'enchaînent, s'harmonisent, dirigés par une sagesse et une puissance providentielle.